

La folie et la guérison de l'homme déchiré

selon Marc V

BERNARD FORTHOMME

— **Claude Oudot** : De quoi souffre l'homme à « l'esprit impur » sorti des tombes, évoqué par le récit évangélique ? Quel est le sens de tous ces liens mentionnés ?

— **Bernard Forthomme** : Il faut replacer le drame dans son contexte. Nous sommes près des forces inquiétantes de la mer. Mais elle vient d'être apaisée, car cette force a entendu l'appel au silence lancé par Jésus. Plus loin, se manifesterà sa marche sur les eaux face aux vents contraires, ou la guérison de l'enfant souvent jeté dans le feu par des forces divisantes. Parmi tous les éléments de l'eau, du vent et du feu, ceux qui servent à juger ou à sauver et qui, par leurs transformations effrayantes, annoncent la possibilité d'une existence nouvelle, voire la vie corporelle éternelle (suivant l'*Exode* relu par le *Livre de la Sagesse*), il reste à guérir la terre, et surtout la terre étrangère à l'Alliance. Lieu ainsi transi de forces indomptées, et particulièrement la nécropole — cité des morts — d'où sort l'homme déchiré, ce lieu macabre des tombes où il habite. Au lieu de l'Alliance, c'est le règne des entraves et des ruptures brutales. Signalons la proximité des mots *tombes* (*mnèma*) et *mémoire* (*mnèmè*). L'homme tailladé, aux *piercings*, habite un lien lacéré, une mémoire blessée, une mémoire morbide qui le pousse à hurler. Indistinction psychotique de sa mémoire vivante et de celle des morts où il est confiné par le corps social malade !

L'homme déchiré n'y demeure pas de son plein gré, même s'il n'est pas d'abord un exclu mais un *reclus*. La cité des vivants entendait entraver sa colère, mais personne n'ayant la force de la maîtriser, c'est l'exclusion mutuelle, les uns bornés dans la plaine, et l'irascible isolé dans la montagne sauvage. L'homme en colère brise l'harmonie de la *Genèse*, le lien ou le *tempo* des jours et des nuits, et la parole qui ordonne les éléments, sépare, discerne et unifie par la bénédiction. Il ne se lève plus au jour naissant, et ne dort plus la nuit venue, c'est un insomniaque, tel un mort ou un revenant, comme un remords. Il ne parle plus, il crie. Il ne travaille plus de ses mains, il se mutile, se déchire le corps avec des pierres. Il ne se suicide pas pour autant. C'est un mort vivant qui fait affleurer le sang écarlate, la chair farouche sous la peau et les os de l'organisme du corps social.

C'est bien un *dé-chainé*, mais il a gardé une vivacité, une promptitude exceptionnelle. Comme Marie qui s'empresse en Luc d'annoncer la grande nouvelle, il perçoit aussitôt celui qui va accélérer la fin de la force violente qui l'habite, et pressent donc simultanément ce qui va le guérir et le sauver. Cette force connaît celui qui est l'homme sauveur, car on ne peut être sauveur sans avoir été éprouvé soi-même, fait l'expérience auparavant de la tentation (*peirazomenos* ; *Mc* 1,13), et donc être (re)connu par la force même que l'on prétend expulser. Jésus n'opère pas un exorcisme au sens ancien : il n'invoque aucune force supérieure, il ne fait pas même appel à Dieu. Sa parole est une force immédiate qui s'affronte au nom qui n'est pas le vrai Nom : Légion. C'est seulement la force occupante du malheureux. Légion romaine qui occupe le pays, sans doute, en même temps que cette force qui occupe tout son être, sa chair, sa vie sociale, sa course, sa voix, son langage.

— **C. O.** : Pourquoi cette histoire de porcs ?

— **B. F.** : La force de Légion est celle de l'illusion ou du délire, ruse provisoire pour survivre sans se tuer. Légion qui va devenir troupeaux de porcs. Force occupante, armée *structurée*, qui soudain va devenir anarchie porcine, véhémence d'animaux considérés comme impurs (expressions de l'énigme de la naissance, de la maladie, de la folie et de la mort, de l'événement sans régulation de la Loi). Se manifeste alors une redoutable confusion de la chair humaine et de la viande animale, chevaline à fouetter ou porcine à découper, de la parole et du hennissement ou du grognement : expérience schizophrénique par excellence.

L'acte de guérison et de délivrance commence par la désillusion : la Légion de trois milles ou six milles hommes au moins, avec la cavalerie, strictement organisée à la manière de l'armée romaine, n'apparaît soudain qu'une troupe aveugle, anarchique, diminuée, de deux milliers de porcs, simple richesse locale, avec une note qui suggère l'animal signifiant une menace pour l'identité communautaire humaine, formée par la préférence divine, celle de l'alliance véritable. Le cheval d'orgueil n'est plus qu'un porc déclassé, lui-même disparaissant brutalement dans le vide et la mer, lieu des mélanges obscurs, des confusions, des souffles ou des voix inquiétants.

— **C. O.** : Comment se précise l'acte de guérison ?

— **B. F.** : Jésus est plus rapide encore que l'homme déchiré. Sa vitesse précipite les choses, la délivrance. La chair porcine disparaît dans la mer précédemment apaisée. Soudain, plus de courses, de cris, de coups, de nudité obscène, de sang, de chair déchirée, divisée contre elle-même, plus de fantasmagories ! Le silence... Espace neuf où la libre rencontre dépasse les rôles, où la parole de vie et de vérité peut renaître. Mais la guérison effraye les gardiens de porcs et les concitoyens de l'homme délivré. Nombreux sont les hommes qui préfèrent rester malades plutôt que bien portants, et plus nombreux encore ceux qui préfèrent qu'un seul soit malade, pour rassurer chacun sur sa bonne santé, nouant ainsi dangereusement le lien social : tous unis face à lui ! Celui qui défait ce lien-là trouble l'équilibre des forces, et est aussitôt perçu comme menaçant : celui qui guérit est chassé, à son tour exclu du territoire. Faute irrémédiable contre l'Esprit, car elle refuse précisément la miséricorde ! Ce lieu du refus de guérir ou de modifier l'exercice social de sa bonne santé coûteuse pour la santé des autres, restera d'ailleurs longtemps lieu de fêtes païennes. Ainsi encore au VI^e siècle, selon une *Inscription*, s'atteste fièrement l'existence d'une fête publique de l'eau lustrale où des jeunes filles nues s'ébattaient librement sous les yeux d'une population déjà majoritairement chrétienne.

— **C. O.** : Quel est le sens du refus de répondre à la demande d'être disciple, et de la consigne de non-mission ?

— **B. F.** : Celui qui était agité, nu, et insensé, a retrouvé son calme (la position assise est celle de celui qui est de nouveau capable d'écouter au lieu de hurler), son vêtement (qui le resocialise), et son bon sens (il a recouvré une parole personnelle). Néanmoins, il y a risque de rechute. Il ne suffit pas d'expulser une force mauvaise pour guérir en vérité. Encore faut-il ne pas laisser vide la vie intérieure, autrement la guérison risque d'engendrer un état pire encore que le premier ; un tel vide pousse au meurtre ou au suicide. C'est le genre de guérison efficace, foudroyante ou réussie qui tue et ne sauve personne. Ici le risque de rechute est assez net lorsqu'il se trahit par la demande même de l'homme qui avait été en compagnie de forces déchirantes. Maintenant, il veut *être* aussitôt *avec* Jésus : terme technique qui désigne le disciple. Mais cet empressement est encore suspect.

La guérison n'est pas assez affermie pour devenir aussi intime du thérapeute, de sa parole : il risque ainsi d'être pris à son tour pour un substitut de Légion, de la force démoniaque ! Pour être vraiment guéri, il faut servir. On n'est pas guéri pour être guéri mais pour servir. Non pas le thérapeute dans une relation d'aliénation, mais sa maison, les siens, dans sa ville — la mission plus étendue impliquant une guérison plus assurée et une formation personnelle plus approfondie (l'exercice de l'esprit filial ou de la libre minorité légitimée en compagnie de Jésus). La guérison implique ici seulement le témoignage aux siens de la miséricorde de Dieu. Il n'est justement pas fait mention du nom du guérisseur. C'est là que se joue le passage de la guérison à l'accomplissement d'une délivrance. Mais l'homme déchiré, selon sa manière débordante, excède sa mission et finit par prêcher aux nations, dans la région des dix villes hellénisées, et même à nommer Jésus, mais sans trahir ainsi le secret messianique (il ne s'agit pas du peuple de l'Alliance), et en dehors de sa présence directe !

© BERNARD FORTHOMME